

LE CHÂTEAU DU GRAND LUCÉ



Si vous avez la chance de passer au Grand Lucé un jour où son portail est ouvert, vous pourrez admirer un château imposant parfaitement restauré.

Dans sa forme actuelle, il date de 1764, voulu par le baron de Lucé (Jacques Pineau de Viennay III) et dessiné par l'architecte Mathieu de Bayeux sur les idées les plus

modernes du siècle des Lumières.

À la mort du baron, le château est transmis à sa fille, Louise Pineau de Viennay. Très liée aux milieux culturels et artistiques dont elle était une mécène, elle reçut des philosophes, érudits et artistes dont Diderot, Voltaire, Rousseau, Mozart, Grimm...

Au cours de la Première Guerre mondiale, le château servit d'hôpital où furent soignés des officiers britanniques. Durant la Seconde Guerre mondiale, le château permit de mettre en sécurité, sous la scène d'un théâtre qui avait été construit dans les anciennes écuries, des chefs-d'œuvre du musée du Louvres.



Ensuite le château devint la propriété du Conseil Général de la Sarthe qui, en 2003, le vendit au célèbre architecte d'intérieur américain Timothy Corrigan qui en fit sa résidence privée et entreprit d'importants travaux de rénovation.

Depuis 2017, le château est devenu un hôtel haut de gamme.

Cet édifice est donc relativement récent. Il remplace un château fortifié du Moyen-âge propriété de la famille de Coësmes.

Voici une anecdote qui a fait l'objet d'un roman d'Alexandre Dumas père et d'un feuilleton dont certaines séquences ont été tournées au Mans.

En 1570, Jean de Coësmes, baron de Lucé, demande en mariage Françoise de Maridor, fille d'Olivier de Maridor, seigneur propriétaire du château de la Freslonnière à Souigné-sous-Ballon, mi gentilhomme, mi soldat qui était huguenot. La famille hésita car Coësmes était catholique. Mais comme il était fort riche, on passa outre et le mariage fut célébré le 13 décembre 1573. Les jeunes époux vinrent habiter le château de Lucé.

Le baron et la baronne de Coësmes se rendaient de temps à autre à la cour à l'appel de Catherine de Médicis. Hélas, un an après



son mariage, Jean de Coësmes fut tué en combattant les protestants et Françoise fut veuve alors qu'elle avait à peine 20 ans.

Elle retourna à la Freslonnière. Jolie, les partis ne lui manquaient pas. Jean de Beaumanoir, le futur maréchal de Lavardin, la courtisa, mais aussi deux frères ; Jean de Chambes, comte de Monsoreau et Charles, son cadet. Jean était bel homme, fort, vaniteux ; Charles plus timide mais si caressant ! Le cœur de Françoise balançait entre les deux prétendants. Ce fut le sort qui en décida. Jean de Chambes fut assassiné en septembre 1575 : Françoise épousa alors Charles et devint ainsi la comtesse de Monsoreau, le cadet ayant hérité du titre.

Le couple alla habiter d'abord le château de Monsoreau, forteresse plantée au bord de la Loire. Puis, à cette austère demeure, il préféra celle de la Coutancière, en Anjou, plus plaisante, plus intime. C'est à la Coutancière qu'ayant été nommé grand veneur, le comte de Monsoreau reçut Catherine de Médicis. Dans la suite de la reine, il y avait Louis de Clermont d'Amboise, dit Bussy d'Amboise que Françoise connaissait car il lui avait fait la cour, à Paris. Les hasards de la chasse à courre les remirent en présence, sans doute contre le gré de la comtesse.

Bussy d'Amboise était né dans l'est d'une famille angevine. A 12 ans, il fut appelé comme page à Paris et à 17 ans fut attaché à la personne d'Henri de Valois, duc d'Anjou. Il l'accompagna en Pologne mais lui faussa compagnie sans mot dire, retrouva à Paris l'une de ses conquêtes, la reine Margot.

Henri de Valois, devenu Henri III, ayant gardé mauvais souvenir de Bussy, l'envoya en Anjou comme gouverneur de cette province où il commit, ainsi que dans notre région, maintes exactions et maints pillages.

En Anjou, Bussy s'ennuyait. L'image de Françoise, dame de Monsoreau le hantait... Partir à sa conquête lui sembla une aventure bien propre à dissiper son ennui. Un jour, il demanda à son ami Collasseau, commandant de la maréchaussée, s'il connaissait la femme du comte de Monsoreau. Sachant que le comte était à Paris, il le pria de porter un message à la dame. Il commit l'imprudence d'écrire à de Thou : « J'ai tendu des rets à la biche du Grand Veneur et je la tiens dans mes filets ». Ce message, divulgué, vint aux mains du roi Henri III qui le transmit alors au comte de Monsoreau, avec l'expression ironique de ses condoléances ! Fou de colère, Monsoreau prit à brides abattues le chemin de l'Anjou et, arrivant à la Coutancière, insulta et rudoya sa femme et l'obligea à écrire sous la menace d'une arme un billet pour donner rendez-vous à Bussy, la nuit, à la Coutancière.

Joie de Bussy en recevant ce billet ! Il croyait posséder la belle ! Bussy se mit joyeusement en route avec Collasseau. Tous deux arrivent à la Coutancière. Collasseau fut prié de rester à l'entrée tandis que Bussy était invité à monter. A peine Bussy était-il arrivé à l'étage que dix spadassins fondent sur lui. Il dégaine rapidement, se place le dos au mur, met deux hommes hors de combat, puis trois, puis quatre. Cassant même sa lame, il s'empare d'un escabeau pour se protéger et recule vers une ouverture dans le but de se dégager. Mais, à ce moment, le comte de Monsoreau, mousquet à la main, s'approche, fait feu et abat Bussy dont le corps tombe dans la douve du château. Quant à Collasseau, il fut massacré sur les marches de l'escalier.

Le drame fit du bruit. Henri III, le roi, qui en avait été l'instigateur, pria le meurtrier, le comte de Monsoreau, de ne pas reparaitre à la cour. Mais, en 1580, celui-ci fut rétabli dans sa charge de Grand Veneur. Les époux se réconcilièrent.

A vrai dire, Françoise, la dame de Monsoreau, n'avait rien à se reprocher... Ils eurent beaucoup d'enfants !
